

Only the wind was free

Ou, les Meunier en

France, Polynésie, Australie (1)

Marie-Claude Buegge-Meunier

Déjà paru :

Quand on tant de racines : Histoire des Familles Boucher, Cotineau et Alliées, 1993.

Quand on tant de racines : Histoire des Familles Meunier, Robert et Alliées, 1994.

La Chine : Mirage ? Miroir ? Etude de l'exotisme à travers la perception de la Chine chez Paul Claudel, Victor Segalen, Alexandra David-Néel et André Malraux. Thèse de Doctorat d'Etat, University of Western Australia, 2001.

©2018 Marie-Claude BUEGGE-MEUNIER

Je tiens à remercier chaleureusement mes amis F. Ferrand et H. L'Azou pour avoir revu et corrigé orthographe et style. Un grand merci.

Le fond des couvertures de l'ouvrage montrent, en fac-similé, la superbe, et toujours semblable, écriture de Madeleine.

This book is copyright. Apart from any fair dealing for the purposes of private study, research, criticism or review, as permitted under the Copyright Act, no part may be reproduced by any process whatsoever without permission from the author.

Tous droits de reproduction, d'adaptation et tous modes d'utilisation réservés pour tous pays.

A mes 'complices', Madeleine (†), ma mère, Robert (†), mon père,
Claude, mon frère, Marie-France (†), ma belle-sœur
et Bob (†), mon mari.

Egalement, à ma cousine Nicole,
qui a toujours suivi avec enthousiasme
nos pérégrinations et qui m'inspira tout au long de ce travail.

Table

Premier Volume

Première Partie. France : Origines

- 1 – Début
- 2 – Vie professionnelle
- 3 – Mariage

Deuxième Partie. France : Poisieux

- 4 – Poisieux, 1938
- 5 – Guerre
- 6 – Occupation
- 7 – Occupation de toute la France
- 8 – Les Plaisirs et les jeux
- 9 – Libération et après-guerre

Troisième Partie. Polynésie : Faari'ipiti

- 10 – Voyage pour l'Océanie
- 11 – Premiers jours, Tahiti, 1949
- 12 – Société
- 13 – Ecole Centrale
- 14 – Adaptation, aspect physique, climat
- 15 – 1950-51
- 16 – 1952

Quatrième Partie. Polynésie : Puna'auia

- 17 – 1953-54, Saintes
- 18 – Retour au bercail
- 19 – 1955-56 Paris Robinson
- 20 – Claude devient Marsoin
- 21 – Marie-Claude revient de France
- 22 – Raiatea
- 23 – Jusqu'en 1968
- 24 – Exotisme, quand tu nous tiens
- 25 – Ce sera l'Australie

Second Volume

Cinquième Partie. Australie : Mullewa

- 26 – Nouveau grand départ
- 27 – Kardoulu
- 28 – Installation
- 29 – Première année, 1969
- 30 – Première tonte
- 31 – Enfin seuls
- 32 – Ouvriers
- 33 – Voisins
- 34 – Accidents
- 35 – Visiteurs
- 36 – Tyrannie de la distance et de la solitude
- 37 – Mouches meurtrières
- 38 – Animaux favoris
- 39 – Loisirs
- 40 – La Chine
- 41 – Bob

Sixième Partie. Australie : Après Mullewa

- 42 – Après Mullewa
- 43 – Mariescombe
- 44 – Vente des fermes de Mullewa
- 45 – Toutes blessent mais la dernière tue
- 46 – These magnificent men in their flying machines
- 47 – En forme d'épilogue

Lexique

Quatrième de couverture

La maison sait les noms des champs où l'on travaille
Et ce qu'on leur confie après chaque labour ;
Inquiète elle suit les progrès des semailles.
Louis Mercier, *Le Poème de la Maison*.

Introduction

Je suis l'auteure de cette histoire de ma famille immédiate, mes parents, Madeleine et Robert, mon frère, Claude, et moi, et plus tard, Marie-France et Bob. J'ai utilisé une technique narrative particulière : je fais parler ma mère. Pourquoi ? Elle était le cœur de la famille, le point central. Par sa tolérance, sa discrétion, sa finesse, sa patience, elle savait tout, comprenait tout. Ce qu'on ne lui disait pas, elle le devinait. Mes parents n'avaient pas de secret l'un pour l'autre. Seule, Madeleine pouvait se poser en ce qu'on appelle en narration 'Dieu-le-Père', l'auteur omniscient qui sait tout.

Claude se moque de moi parce que j'ai l'habitude, souvent, de commencer à lire par la fin, un livre, un magazine, un article. J'avais, à l'origine, décidé de raconter ce que fut notre vie en Australie à partir de 1968, car elle était si différente de ce qu'on nous avons vécu auparavant et pouvait intéresser notre famille de France et nos amis. Sur nos grandes fermes, Madeleine, sans prendre part directement aux gros travaux physiques, comme les semailles, la moisson et la tonte, s'intéressait à tout et savait tout. Elle participait à toutes les activités, prêtait la main où il y avait besoin, poussait des moutons, ce qu'elle aimait tant, aidait à réparer une clôture, tenir une planche, ou une cornière, et même ramenait, seule, des véhicules. Quand on rentrait du travail, elle demandait toujours comment avait été la journée, combien d'hectares étaient emblavés, combien de moutons étaient tondus, combien d'agneaux étaient marqués, combien d'hectares étaient moissonnés, et s'enquérissait s'il y avait eu des pannes, des ennuis, si on était fatigué.

Madeleine était la seule de nous à tenir régulièrement un journal quotidien des activités de tous, toujours de sa belle écriture, sans défaillance. Elle remplissait des fiches utiles et précises des activités des fermes, troupeaux, par catégories et âges, des champs, par occupation agricole, par céréale, indiquant production et rendement, et quand un renseignement était nécessaire nous savions où le trouver. C'est pourquoi, pendant tout ce temps, je pensais souvent au début de ce poème appris à l'école primaire, « La maison sait les noms des champs où l'on travaille... » et dont j'ai mis trois lignes en exergue. Ce qui convient bien à une ferme agricole, mais s'étend à ce qui a toujours été, pour nous, 'la maison', le centre de notre famille, centre puissant et riche, le bastion de la famille.

Puis, j'ai considéré relater aussi notre vie à Tahiti, qui fut exceptionnellement riche. Et dans mon élan, remontant le temps, pourquoi ne pas commencer à la pré-histoire, car le passé explique le présent et montre le cheminement vers l'avenir.

Ma mère et moi avons toujours été très proches et avons longtemps vécu ensemble. Elle a passé ses huit dernières années avec mon mari et moi, et sa dernière année avec moi. Son esprit, sa mémoire, son intelligence, sa finesse n'eurent jamais aucune défaillance. Elle voulait me dire tout avant de partir. Méthodique comme elle l'était, je crois qu'elle m'a tout dit.

J'espère que le lecteur trouvera intéressant ces vies, faites de découvertes, de changements, de travail intense, d'adaptations à des métiers, des occupations, des pays, des cultures, des langues différentes.

Marie-Claude Buegge-Meunier

Titre

Only the wind was free.

Le titre en anglais est intraduisible en français, car *free* a deux significations qui toutes les deux sont valables pour mon propos. *Free* veut dire, à la fois, libre, et aussi, gratuit.

Depuis l'enfance, j'ai toujours pris conscience du vent et presque toujours j'en ai aimé la présence, quand je 'le regardais' des fenêtres de ma chambre, voyant les grands arbres agiter leurs branches, ce qui, croyais-je, lui donnait naissance.

Ayant commencé à raconter notre vie sur nos fermes australiennes, le vent avait une signification particulièrement importante. Il y a presque toujours du vent sur les grandes plaines de la 'Ceinture de blé australienne'. Le vent évapore la transpiration des corps, abaissant plaisamment la température. Une journée d'été australien sans vent est rare et particulièrement désagréable. On y est si habitué, qu'une absence de vent donne l'impression qu'il manque quelque chose, qu'on va tomber, comme si on s'appuyait sur lui. Le vent faisait tourner nos éoliennes qui montaient l'eau de boisson pour les moutons, pour le jardin et pour la maison, qui transportait l'eau sur de grandes distances et qui aussi produisait de l'électricité. Il amenait les nuages chargés de pluie indispensable à notre activité et à notre vie. Dans notre vie de labeur intense et continu, le vent était bien la seule chose qui était gratuite et inusable, même si les éoliennes coûtaient à être installées et demandaient un travail fastidieux et dangereux pour les réparer.

Parfois, fatigué de travailler pour nous, il sortait de ses gonds, et soufflait en tempête et en cyclone, et détruisait tout, hommes et bêtes, arbres et constructions. En d'autres occasions, vicieux, il repérait un tragique feu de brousse en été, et s'amenait au galop pour souffler le feu de ses puissants poumons et augmenter le dommage. Pris de compassion, parfois, il s'arrêtait au bon moment et permettait au feu de mourir. Car, il était libre, en faisait à sa guise et à ses caprices.

Nous avons aussi, comme lui, dans nos grands espaces, et malgré notre dépendance aux saisons, une même impression de liberté. Nous avons toujours beaucoup travaillé, mais sans que l'engrenage d'une profession, d'un patron, d'un voisinage, d'un gouvernement nous l'impose.

A Tahiti, le vent était toujours présent, d'une manière plus aimable. Inlassablement, soufflaient, en alternance, la délicieuse brise de mer dans la journée, et la nuit, la brise de terre, fraîche et humide. L'alizé aussi était régulier et presque imperceptible. Du Nord-est, le *toerau*, doux, chaud et humide et annonceur de pluie était agréable. Seul, le *mara'amu*, sec et froid était désagréable. Il y avait beaucoup d'autres vents aux beaux noms tahitiens. Là-bas encore, le vent se permettait des entorses destructrices quand il s'associait à un cyclone.

Au cours de notre vie, le vent (et le soleil aussi) était gratuit. Mais rien d'autre ne l'était et demandait, au contraire, beaucoup de travail. Nous avons tous beaucoup travaillé tout au cours de notre vie.

MCBM